

## **« La tâche analysante » du transfert.**

### **Argument:**

*Le transfert, un empêchement de tourner en rond.*

*Dans l'argument où se propose le thème de l'année, intitulé « L'hypothèse de l'inconscient », il est question de « la tâche analysante », formulation qui a retenu mon attention.*

*Elle est à entendre, me semble-t-il, autant du côté de l'analysant que de l'analyste, dont on peut souhaiter qu'il le reste, analysant, mais pas n'importe comment.*

*Qu'est ce que le recueil des Ecrits techniques de Freud, et plus spécialement, le texte de 1914, Remémoration, répétition et perlaboration, nous transmet quant à cette tâche ?*

*C'est le fil que j'aimerais suivre, en interrogeant tout particulièrement la forme que prend dans ce texte l'hypothèse de l'inconscient.*

*Cette forme n'est pas sans lien, telle est ma supposition, avec ce qui, dans votre argument, s'énonce comme un « scientisme techno-gestionnaire » dont les effets n'épargnent pas nos espaces de travail.*

*N'est-elle pas en jeu aussi dans la manière dont nous pensons et dont nous nous tenons dans l'espace du transfert ?*

*Le transfert, qui ne figure pas dans le titre de l'article de Freud, mais qui pourtant en constitue le point pivot, est, tout comme l'Agieren, un empêchement de tourner en rond.*

*Heureusement !*

*En effet, ne nous transmet-il pas, comme Freud nous le laisse pressentir et en prend déjà acte, d'autres possibilités, et donc potentiellement d'autres manières de penser, et de nous efforcer de faire exister l'acte du psychanalyste ?*

*Une invite, à ouvrir d'autres possibles, à rendre manifeste aujourd'hui, une mutation du savoir en jeu dans notre champ, en permettant aux avancées de Lacan d'entrer dans toutes leurs résonances.*

\*\*\*\*\*

Partons de la perlaboration, ce dernier des trois termes qui composent le titre de l'article de Freud: *Remémoration, Répétition et Perlaboration*.<sup>1</sup>

*Durcharbeiten* : cette notion n'est pas d'une occurrence très fréquente dans la langue de Freud. Dans cet article de 1914, il l'introduit en étroite relation avec la résistance et l'interprétation, mais seulement à la fin de l'article, et plutôt brièvement.

Voici ce qu'il note :

« *Il faut laisser au malade le temps de bien connaître cette résistance qu'il ignorait, de « l'élaborer interprétativement » (durcharbeiten), de la vaincre (...)* Le médecin n'a donc qu'à attendre, à laisser les choses suivre leur cours, car il ne saurait ni les éviter, ni en hâter l'apparition. »<sup>2</sup>

Cette perlaboration des résistances, malgré les exigences qu'elle implique, Freud y insiste, constitue à ses yeux, la marque spécifique de la psychanalyse. Elle est ce qui la différencie des traitements par suggestion. Et elle s'avère cruciale pour l'avancée de la cure.

Attendre, ne pas hâter le cours des choses : la dimension du temps, ce temps psychique dont il faut respecter le cours, est au cœur de la perlaboration. Tout comme ce proces du travail, clairement audible dans la langue allemande, (*Arbeit*), dans la traductions anglaise de ce texte (*working-through*), mais aussi en français, par la présence du latin *labor*.

Cette perlaboration est un travail d'un type particulier, bien différent d'un faire actif.

Ce travail psychique souterrain, qui peut même passer inaperçu, tellement il se distingue d'une visée d'immédiate efficacité, est ce qui permet d'ouvrir, et de situer au plus près, la question inévitable pour tout analyste : qu'est-ce, en fin de compte, que l'acte analytique ?

Il n'est donc pas surprenant que Lacan, dans le séminaire qu'il consacre à l'acte analytique,<sup>3</sup> fasse recours, en plusieurs moments, à ce qu'il appelle la « *tâche analysante* ».

Cette expression, reprise dans votre argument de travail de cette année<sup>4</sup>, va me servir de fil conducteur.

---

<sup>1</sup> Ce texte est recueilli, en français, au chapitre X du volume intitulé : *La Technique psychanalytique*, dans la traduction de Anne Berman, P.U.F. p. 105 à 115. Malgré ses imperfections, c'est à cette traduction que les références seront faites ici.

Dans l'édition plus récente, et différemment traduite, des œuvres complètes de Freud au P.U.F., ce texte se trouve dans le volume XII, p.187 à 196.

D'autres traductions sont disponibles sur Internet, par exemple celle du Groupe de travail Lutecium.

<sup>2</sup> Freud, *Remémoration, Répétition, Perlaboration*, p.114-115.

<sup>3</sup> *L'acte psychanalytique*, Séminaire 15, en 1967-68. Publication hors commerce de L'A.L.I.

<sup>4</sup> Le texte de cet argument, pour le travail de l'année 2017-2018, est reproduit en annexe à cet exposé.

Lacan introduit cette formulation dans un contexte bien précis: le passage de l'analysant au psychanalyste.

«...qu'est ce qu'elle produit, cette tâche analysante ? »<sup>5</sup> Elle peut, précise-t-il, produire, ou non, du psychanalyste.

Le terme de production n'est évidemment pas là par hasard. Il vient souligner, dans une analogie avec le monde du travail où l'ouvrier produit du capitaliste, un des traits permettant de situer l'acte du psychanalyste:

« Une chose est certaine, c'est qu'il n'y a pas de psychanalyste sans psychanalysant, et je dirai plus, que ce quelque chose qui est si singulier à être entré dans le champ de notre monde, à savoir (...) qu'il y ait (...) des gens qui travaillent à cette psychanalyse. Le terme de travail n'en a jamais été un seul instant exclu, dès l'origine de la psychanalyse, la *Durcharbeitung*, le *Working-through*, c'est bien-là la caractéristique à laquelle il faut bien nous référer pour en admettre l'aridité, la sécheresse, le détour, voire parfois l'incertitude de ses bords. »<sup>6</sup>

Il s'agit en effet d'un travail tout à fait singulier, puisque la tâche en jeu vise à rendre possible le surgissement d'un nouveau désir, dans la forme du devenir analyste.

Malgré l'importance, de ces questions, ce n'est pas dans cette perspective que j'aimerais vous proposer de considérer la tâche analysante.

### ***L'irréductible analysant dans l'analyste.***

« Une chose est certaine, il n'y a pas de psychanalyste sans psychanalysant ». Autrement dit, dans l'acte du psychanalyste demeure, de façon permanente, l'analysant qu'il fut et, d'une certaine façon, reste toujours, du moins peut-on espérer. C'est là un aspect de sa tâche.

C'est comme analysant que Lacan faisait son séminaire. Il le rappelle parfois comme, par exemple dans cette *Lettre de l'E.F.P.*:

« Quant à moi j'en suis encore réduit à faire l'analysant. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que j'ai trouvé pour ça un alibi : je fais de l'enseignement. »<sup>7</sup>

Ne l'oublions pas. Entre autre, pour moins attendre des séminaires l'exposition d'une théorie systématisée, qui comporterait des ruptures épistémologiques, des conclusions définitives, etc...

---

<sup>5</sup> *L'acte Psychanalytique*, leçon du 7 février 68.p.153.

<sup>6</sup> Opus cit. p. 153.

<sup>7</sup> Conclusion du congrès de Strasbourg *Inhibition et Acting out*, 1976.

L'oublier, ce serait passer à côté, voire effacer, ce qui marque la pensée analysante : cette liberté inouïe, incomparable, de l'association libre, la chance des lapsus, des obscurités, des contradictions, et aussi des incohérences.

Laisser exister l'analysant dans l'analyste, l'irréductible analysant dans tout analyste, ne revient donc pas à effacer en lui l'analyste. Il ne s'agit pas d'entrer dans l'illusion d'une symétrie des places, avec en conséquence, l'instauration d'une confusion des rôles dans le processus de la cure.

Une des formes de la tâche analysante serait donc, pour le psychanalyste, de ne faire pas obstacle, dans son écoute, à l'irréductible analysant en lui, dont il doit aussi s'efforcer de prendre soin.

De même que dans le monde de Proust, il y a le côté de chez Swann, et le côté des Guermantes, ici nous pourrions distinguer, en les reliant, deux orientations de la tâche du transfert.

### ***Les formes du transfert à l'inconscient.***

Du côté du travail de l'analyste en séance, dans l'éthique de son acte, il s'agit de « *ne pas s'absenter de son fauteuil* »<sup>8</sup>, car alors, on laisserait vide l'espace du transfert.

N'est-ce pas le cas, par exemple, lorsque l'analyste se prend vraiment pour le sujet supposé savoir, ou encore lorsqu'il le fait consister au point de « s'y croire » ?

Cette confusion avec le grand Autre, lorsqu'elle se produit, revient à instaurer une situation où « *il y a un transfert sans analyste* », selon l'heureuse formule de A. Rondepierre, qui voit là un passage à l'acte de l'analyste, auquel le patient risque toujours de répondre, lui, par un acting out.

L'autre « côté » de la tâche analysante, différent, mais relié au précédent, concerne les exigences théoriques de l'analyste.

Ici, ce *labor* peut s'entendre comme le mouvement de soutenir, dans la pensée, le « *transfert à l'inconscient* ».<sup>9</sup>

Cette manière de dire ouvre sur le transfert une perspective nouvelle et fort précieuse. Elle permet d'éviter d'en rester toujours, dans notre questionnement, au transfert amoureux dans la cure.

Parler d'un « *transfert à l'hypothèse de l'inconscient* », comme a pu le proposer dans plusieurs de ses textes Daniel Weiss, n'est-ce pas pouvoir mieux « *approcher le concept de transfert* »<sup>10</sup>, en entendre mieux la complexité ?

---

<sup>8</sup> Expression de André Rondepierre. Lettres de L'E.F.P.

<sup>9</sup> Argument de travail du Cercle Freudien de Lille, mis ci-après en annexe.

Une complexité très sensible déjà sous la plume de Freud, en particulier dans cet article *Remémoration, Répétition, Perlaboration*.

Concept, hypothèse, voilà des notions qui accompagnent l'exigence de *penser* la psychanalyse, non seulement par rapport à la cure, mais aussi en dehors de celle-ci, puisqu'elle ne s'y réduit pas.

Il s'agit, à ce niveau, de ne pas en rester à cette peur, à ce refus du concept, si patents à propos du transfert. Peur et refus dont Lacan a montré les effets néfastes, qui empêchent d'entendre le texte freudien, en particulier sur le point décisif de la pulsion.<sup>11</sup>

Lacan, dans la conférence de Rome de 1967, intitulée « *La psychanalyse. Raison d'un échec* », en la référant à son précédent discours de Rome en 53, va même jusqu'à dire :

« *Je joue donc la règle du jeu, comme fit Freud, et je n'ai pas à m'étonner de l'échec de mes efforts pour dénouer l'arrêt de la pensée analytique.* »<sup>12</sup>

Où en sommes nous avec cet arrêt de la pensée analytique ?

Relire ces textes, aujourd'hui en 2018, pourrait nous aider à sortir d'une espèce de sommeil, voire de mouvement dépressif, plus sensible aux difficultés du présent qu'à la ressource inouïe et à la richesse anticipatrice de la psychanalyse, pour interroger les formes présentes, amplifiées, du malaise dans la civilisation. L'immobilité, voire la paralysie du questionnement analytique, lorsqu'elles se produisent, ce n'est pas si rare, trouvent souvent leur ressort dans l'abandon de Lacan, et des inventions auquel il a été conduit au cours de sa lecture exigeante de Freud.

Le transfert à l'inconscient consisterait, au contraire, à poursuivre cette réforme de l'entendement analytique, auquel Lacan avait choisi de se consacrer :

« *Disons que je me suis voué à la réforme de l'entendement, qu'impose une tâche dont c'est un acte que d'y engager les autres.* »<sup>13</sup>

Objectif certes, d'une extrême difficulté !

Car comment, à la fois, viser une réforme de l'entendement, obligeant à une pensée conceptuelle de la psychanalyse, et ne pas oublier, ou recouvrir, cette dimension décisive dans notre champ: « *l'inconscient témoigne d'un savoir qui échappe à l'être parlant.* »<sup>14</sup>

En d'autres termes comment procéder à la réforme d'un savoir qui ne se sait pas ?

C'est une véritable gageure.

---

<sup>10</sup> C'est ce que recommandait Lacan aux analystes, par exemple dans le *Séminaire XI*, afin qu'ils se donnent une chance de sortir, à propos du transfert, de la confusion régnante.

<sup>11</sup> Lacan, *Séminaire XI*, Seuil, Ch.2, p.22.

<sup>12</sup> *Autres Ecrits*, Seuil, La psychanalyse. Raison d'un échec. p. 349.

<sup>13</sup> *Opus cit*, p.346.

<sup>14</sup> Lacan, *Séminaire Encore*, Seuil, Le rat dans le labyrinthe. 127.

Sans doute a-t-elle à voir avec, dans la pratique, les formes nouvelles du « *transfert à l'inconscient* », tout particulièrement sensibles dans la façon dont on s'adresse, dans l'actuel, au psychanalyste. Ou encore dont souvent, on ne peut plus s'y adresser.

Votre argument perçoit là, à juste titre, un effet du « *scientisme technogestionnaire*. »

Dès lors, l'analyste se trouve, me semble-t-il, confronté à une exigence d'ordre à la fois politique et ontologique, à une autre forme encore, par conséquent, de cette tâche analysante qui, outre la nécessité de soutenir l'acte dans la cure, devrait aussi essayer d'en repenser les conditions nouvelles.

Ce sont là les aspects inséparables du transfert à l'inconscient, comme *Malaise dans la civilisation*, et la lettre de Freud à Einstein en 1932, *Pourquoi la Guerre ?*, avaient pu déjà nous le donner à entendre.

### ***Malaise dans la parole et le langage.***

Rien n'échappe aujourd'hui à une forme dominante d'organisation technologique, qui modifie considérablement le statut de l'homme.<sup>15</sup> Elle s'accompagne d'interdits de penser de plus en plus nombreux, de plus en plus violents et insidieux, souvent difficiles à percevoir et identifier comme tels.

L'avancée des travaux sur l'intelligence artificielle ne laisse pas indemne l'échange entre les êtres parlants. Il est indispensable de réaliser à quel point aujourd'hui, le statut de la parole s'en trouve chamboulé. Et à en prendre acte dans notre façon de travailler.

La parole, prise dans la frénésie de la communication, se métamorphose, voire tend à s'effacer, à l'insu même du dit « locuteur », devenant un simple *outil* à sa disposition. On peut même se demander si nous n'assistons pas aujourd'hui à l'émergence de formes de sa disparition.

Peut-être avez-vous, comme cela m'est arrivé, eu l'occasion de vous trouver dans un café avec, à la table voisine, quatre ados, apparemment très heureux de se retrouver, mais ne proférant pas le moindre son, ne se regardant pas plus, les yeux rivés chacun sur leur tablette!

Situation d'une inquiétante étrangeté, et d'autant plus sidérante qu'elle n'est pas si rare.

---

<sup>15</sup> Sur cette question, le livre récent d'Eric Sadin : *L'intelligence artificielle ou l'enjeu du siècle. Anatomie d'un antihumanisme radical*, (Editions L'Echappée) est fort intéressant. Bientôt nous ne nous servirons plus des machines. Ce sont elles qui nous donneront des ordres, auxquels nous serons commis de répondre.

Comment dans un tel « régime » de langage, la parole qui fait le cœur de notre pratique, peut-elle rester effectivement « parlante », c'est à dire garder, dans l'espace subjectif, et dans l'espace commun du politique, toute la résonance que lui confère une langue ? Résonance qui s'enracine dans la, ou les langues maternelles, résonance qui ouvre, rend possible en séance, l'élaboration associative et les remaniements psychiques ?

Certaines situations d'analyse, où l'on ne parvient pas à décoller du simple récit, dans l'immédiateté et la pesanteur d'un ressenti, où la parole semble comme asséchée, mettent cet appauvrissement de la parole en pleine lumière, et invitent, me semble-t-il, à prendre dans la cure un soin quasi thérapeutique de la parole elle-même.

Freud, dans le texte de 1914, fut très attentif à la parole, soucieux qu'elle puisse rester une « *force agissante* » dans le transfert. Et Lacan, dans le discours de Rome, met lui aussi l'accent sur cette même question :

*« On voit donc l'antinomie immanente aux relations de la parole et du langage. A mesure que le langage devient plus fonctionnel, il est rendu impropre à la parole (...) on observe que plus l'office du langage se neutralise en se rapprochant de l'information, plus on lui impute de redondances. (...) Ceci est pour nous hautement instructif, car ce qui est redondance pour l'information, c'est précisément ce qui, dans la parole, fait office de résonance. Car la fonction du langage n'y est pas d'informer mais d'évoquer. »<sup>16</sup>*

Ce texte, *Fonction et champ de la parole et du langage*, date de 1953, pourtant il n'a pas pris une ride. Au contraire, il anticipait de manière stupéfiante le surgissement d'une autre forme du réel, qui de fait, bouleverse maintenant toutes nos représentations, et frappe de plein fouet au cœur de la langue, soumettant de plus l'être parlant à une fragmentation telle, que nous n'avons plus affaire qu'à des flux de bouts épars, repérables seulement par leurs fugitives relations au sein de réseaux évanescents.

Cette situation inédite oblige à repenser la tâche analysante.

Car il ne s'agit pas, évidemment, de se réfugier dans une nostalgie tout à fait inutile, dans le regret d'un autrefois idéalisé, et pas plus d'entrer dans une litanie de plaintes face à ces formes nouvelles, qui sont les effets complexes de l'alliance entre les visées gestionnaires et les découvertes scientifiques.

Bien plutôt s'agirait-il d'en penser la provenance et la nécessité, en prenant appui sur cette *puissance du signifiant comme tel*, sur laquelle Lacan n'a cessé de faire insistance.

Le Séminaire VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, comporte un développement essentiel pour nous aujourd'hui.

---

<sup>16</sup> J. Lacan. *Ecrits*, Fonction et champ de la parole et du langage, Seuil, p. 297-298.

Citons ce passage, sur lequel nous ne nous arrêtons pas assez, ou plus gravement, dont nous ne voulons pas voir la portée.

Lacan, après avoir parlé, non sans ironie, du *service des biens*, poursuit ainsi :  
« *Pour nous, dans le discours de la communauté, du bien général, nous avons affaire aux effets d'un discours de la science où se montre, pour la première fois dévoilée, la puissance du signifiant comme tel. Cette question est proprement la nôtre. Pour nous se pose la question qui est sous-jacente à l'ordre de pensée que j'essaie de dérouler ici devant vous.*

*Le développement soudain, prodigieux, de la puissance du signifiant, du discours surgi des petites lettres des mathématiques, et qui se différencie de tous les discours tenus jusqu'alors, devient une aliénation supplémentaire. En quoi ? En ceci que c'est un discours qui, par structure, n'oublie rien. (...) L'homme a appris à un moment à lancer et faire circuler, dans le réel et dans le monde, le discours des mathématiques, qui, lui, ne saurait procéder à moins que rien ne soit oublié. Il suffit qu'une petite chaîne signifiante commence à fonctionner sur ce principe pour que les choses se poursuivent tout comme si elles fonctionnaient toutes seules, au point que nous en sommes à nous demander si le discours de la physique, engendré par la toute-puissance du signifiant, va confiner à l'intégration de la Nature ou à sa désintégration.*

*Ceci complique singulièrement, encore que ce ne soit sans doute qu'une de ses phases, le problème de notre désir.*

Lacan ose alors cette question, cruciale s'il en est : le rapport de l'homme au signifiant doit-il le détruire ? Ajoutant que c'est précisément là tout le sens de la pulsion de mort.

« *C'est parce que le mouvement du désir est en train de passer la ligne d'une sorte de dévoilement, que l'avènement de la notion freudienne de la pulsion de mort a son sens pour nous.* »<sup>17</sup>

Ce que votre argument épinglait comme « *scientisme techno-gestionnaire* » est l'une des formes perceptibles de ce « *passage de ligne* ».

### ***Généalogie de notre malaise.***

Il ne serait pas inutile, afin de pouvoir mieux affronter les formes présentes du malaise et préparer, espérons-le, un avenir différent, de pouvoir identifier le mouvement et les étapes par lesquels cette ligne s'est progressivement constituée.

Il n'est possible ici que d'en situer rapidement quelques moments cruciaux.

---

<sup>17</sup> Séminaire V, *L'Éthique de la psychanalyse*, Seuil, Ch. La fonction du beau, p. 276 et 277.



Il faut d'abord souligner, après Lacan, ce moment inaugural du cogito cartésien, auquel il consacre tout un chapitre dans le Séminaire *XI*.

Le cogito fonde comme tel, le désormais « *sujet* », dans la souveraineté que lui assure la certitude de ses représentations.<sup>18</sup>

L'exercice souverain de sa raison, et l'établissement d'une *Mathématique Universelle*, autorisent l'homme à espérer devenir « *comme maître et possesseur de la nature*. »

Cette volonté de maîtrise, qui s'articule à un souci d'efficacité technicienne, est la marque caractéristique du « *sujet*. »<sup>19</sup>

Autre étape décisive dans le tracé de cette ligne, le moment galiléen.

Galilée, dont je me contenterai, faute de temps, de vous rappeler le célèbre énoncé : « *La nature parle un langage mathématique* », révolutionne par là le rapport de l'homme à la nature.

(Certaines éditions proposent, c'est intéressant : « *la nature est écrite en langage mathématique* ».)

Il ouvre la voie là une mathématisation des phénomènes naturels, sans exception, en leur conférant une forme logique et abstraite, qui se prête au calcul, et ne relève plus de l'expérience directe, ni des perceptions sensibles. Etudier la nature c'est désormais la mettre en équation.

En si bon chemin de certitude, si l'on peut dire, les choses ne vont pas en rester là.

Car ensuite c'est à une mathématisation du politique, donc de l'homme et de tous les phénomènes sociaux qu'il va être procédé. C'est le règne des statistiques, en place et fonction de vérité...

Conséquence : tout ce qui est, relève désormais d'une volonté calculante toute puissante, aujourd'hui déployée dans la forme du « *numérique* ».

Mais peut-on numériser l'existence ? La parole vive ? Une séance d'analyse ? Non, et heureusement.

Sauf à perdre le sens de ces mots, et de cette pratique qui est la nôtre.

La psychanalyse comporte, de façon nécessaire, une dimension politique de résistance à la forme techno-gestionnaire du monde. Sa pratique est, à ce titre, tout à fait subversive.

---

<sup>18</sup> Lacan, Séminaire *XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, chapitre III, Du sujet de la certitude.

<sup>19</sup> Sur ces questions en réalité bien difficiles, tout spécialement celle de la représentation, on peut lire le livre de Pierre Jacerme : *Introduction à la philosophie occidentale. Héraclite, Parménide, Platon, Descartes*. Editions Pocket, collection Agora.

## ***La force subversive du transfert.***

Peut-être avez-vous le sentiment que nous sommes bien loin de *Remémoration, répétition, perlaboration*. Je ne le pense pas.

Certes, entre ce texte, qui date du début du siècle dernier, et le moment où Lacan interroge le devenir de la psychanalyse, il y a eu un changement de paradigme. Nous sommes en effet passés d'une conception holistique, du monde et de l'être humain, perçus comme des ensembles organisés et stables, à la considération de formes fragmentaires, éparses, et soumises à d'incessants et hasardeux remaniements, échappant aux prédictions déterministes.

Ce changement dans la représentation de tout ce qui est, a partie liée avec la découverte de la structure atomique de la matière, et le remaniement des sciences qui en a résulté, en sciences physiques tout spécialement.

Freud, lorsqu'il cherchait à penser la vie psychique inconsciente, mettait en oeuvre des notions, aujourd'hui devenues caduques, comme celles de force et de déterminisme. C'est tout à fait sensible, par exemple, dans *Pulsions et destins des pulsions*. Et ce n'est pas moins patent dans l'ensemble des textes qui, en français, ont été recueillis sous le titre des *Ecrits techniques*, dont celui qui nous occupe.

Freud reste forcément fils de son temps, sous la dépendance du mode de pensée et de l'état des sciences du XIX siècle.

Faudrait-il alors reléguer au rayon des vieilleries la conception freudienne de l'inconscient, voire laisser tomber ce terme, au profit de l'arsenal conceptuel de la biologie ?

La pensée freudienne ne serait-elle pas devenue complètement caduque ? Ici les chants des sirènes ne manquent pas !

Lacan, lui, ce lecteur si avisé, si attentif de Freud, ponctue la séance de séminaire sur *Le sujet de la certitude*, par cette remarque :

« *Freud nous porte au cœur de la question que pose le développements moderne des sciences, en ce qu'elles démontrent ce que nous pouvons fonder sur le hasard.* »<sup>20</sup>

Lacan nous laisse souvent entendre que Freud est à la fois traversé par une théorie déterministe des phénomènes psychiques, qui a montré ses limites, et qu'en même temps, et sans forcément le savoir, il dépasse ce mode de pensée.

Ce dépassement est rendu possible, me semble-t-il, grâce aux phénomènes de transfert, et l'article des *Ecrits techniques* qui nous occupe, en est un exemple frappant.

---

<sup>20</sup> Lacan, *Séminaire XI*, Seuil, Ch. Du sujet de la certitude, p.39-40.

Le terme de transfert ne figure pas dans le titre de l'article *Remémoration, Répétition, Perlaboration*, mais pourtant, nous pouvons penser qu'il en constitue la clef de voute.

Le transfert, telle est la ligne de lecture que je vous propose de suivre, déplace la pensée de Freud, le conduit ailleurs, au delà de sa propre théorisation.

Déplacement à entendre non seulement dans le champ des relations entre le patient et l'analyste, mais aussi dans le registre de la théorisation de la cure. C'est en ce sens qu'il est possible de dire, sur le mode de la boutade, que le transfert est un « empêcheur de tourner en rond ».

Grain de sable qui fait obstacle à ce que les certitudes acquises le demeurent, le transfert oblige, au contraire, à se déprendre du plus assuré, et à pousser plus loin le questionnement. Freud ne s'y est pas dérobé.

*Remémoration, Répétition, Perlaboration* n'est pas un très long texte, et pourtant sa richesse est telle qu'il donne l'impression de réunir tous les concepts fondamentaux de la psychanalyse.

A plusieurs reprises, Lacan insiste sur son importance et conseille de le lire au plus près, si possible dans la langue où il fut écrit, pour éviter l'affadissement et la surdité de ses traductions : « *C'est bien le texte sur lequel s'est fondé dans l'analyse la plus grande stupidité* », avant de faire remarquer, plus généralement, dans quelle situation paradoxale se sont retrouvés les écrits de Freud, soit : « *un maintien presque religieux des termes avancés par Freud pour structurer l'expérience analytique* », alors même que ce recours aux concepts freudiens dans toute discussion théorique, n'empêche pas que l'on « *reste en retrait sur eux et que la plupart y sont faussés, adultérés, brisés.* »<sup>21</sup>

N'est-ce pas d'ailleurs, ce même paradoxe qui traverse souvent aujourd'hui l'usage des concepts élaborés par Lacan ?

La complexité de *Remémoration, répétition, perlaboration* est telle qu'il faudrait y consacrer un séminaire entier, avec le loisir de le suivre ligne à ligne, en le croisant avec notre expérience clinique.

Ici, je voudrais simplement mettre l'accent sur quelques uns des points qui m'ont frappée à la relecture de ce texte.

### ***La remémoration comme construction.***

Tout d'abord, la remémoration.

---

<sup>21</sup> Lacan, *Séminaire XI*, p.15.

La tâche analysante se joue, pour l'analysant comme pour l'analyste sur le terrain de la remémoration.

C'est à partir du remémorer que Freud interprète les manifestations de la cure. Cette visée demeure permanente, comme Freud le rappelle, dans ce regard rétrospectif qu'il porte sur les développements de l'analyse.

Ainsi l'hypnose est, à un moment, abandonnée, mais pas le but auquel elle était assignée. Avec, ou sans hypnose, il faut parvenir à se rappeler du passé. Là dessus, Freud ne varie pas.

Cette importance donnée à la remémoration, devenue pour nous si évidente, appelle pourtant bien des questions.

On peut, en effet, se demander les raisons de l'insistance de Freud sur la mémoire. Car, finalement, en quoi se remémorer est-il thérapeutique ? Celle-ci ne se fait elle pas également vecteur de répétition, et de cette jouissance inconsciente dont elle peut se faire l'alliée ?

L'hystérique souffre de réminiscences, mais celles-ci n'offrent-elles pas, sur le divan, l'occasion privilégiée de demeurer dans ce douloureux passé, en le racontant, en le revivant, aussi traumatique puisse-t-il avoir été ?

Autre question : l'hypothèse de l'inconscient ne serait-elle pas à entendre dans un au-delà de toute remémoration ?

Il s'agirait ici de pouvoir situer plus avant la différence entre la réalité, refoulée ou remémorée, et cette insistance du réel, bien différente, sur laquelle Lacan n'a cessé de mettre l'accent pour penser le symptôme.

Ce texte de Freud, en montrant les limites de toute remémoration possible, travaille aussi à faire surgir toute la complexité de la mémoire.

Car multiples sont les formes dans lesquelles, par lesquelles, nous faisons ressurgir le passé.

Le souvenir ne prend pas forcément la forme d'une représentation. Il peut parfois ne pas du tout se présenter comme un acte psychique. Ferenczi l'a montré pour les situations graves de trauma, dans lesquelles c'est, écrit-il, le corps qui se met à penser.

Absence aussi de représentation explicite, dans l'acting-out, dans les répétitions de transfert, et dans les voies multiples, corporelles y compris, que peuvent prendre les résistances.

Sur ce point, Freud est extrêmement novateur.

Il élabore dans ce texte une pensée audacieuse de la mémoire, libérée des approches classiques de cette « faculté » psychique. Une pensée qui conduit à la question si décisive des inscriptions inconscientes et de leur traduction en acte.

Il l'énonce très précisément :

*« Nous pouvons dire qu'ici le patient n'a aucun souvenir de ce qu'il a oublié et refoulé et ne fait que le traduire en actes. Ce n'est pas sous forme de souvenir que le fait oublié réapparaît, mais sous forme d'action. »<sup>22</sup>*

Cette articulation de la remémoration et de la traduction fait de la mémoire un espace de construction au présent, et elle la rapproche d'une langue qu'il s'agirait de parvenir à déchiffrer.

Une question, encore, concernant cette fois-ci la direction de la cure.

La remémoration est-elle l'orientation essentielle du travail analytique ?

Peut-elle déterminer la finalité de la cure ?

Lacan nous conduit à cette interrogation, tout particulièrement lorsqu'il traite de la répétition dans le séminaire XI.

On trouve là une distinction, cruciale pour la clinique, entre une cure destinée à permettre le plus possible la remémoration, et une analyse qui met au cœur du processus la répétition.

*« Il faut distinguer la portée de ces deux directions : la remémoration et la répétition. De l'une à l'autre, il n'y a pas réversibilité (...) Ce n'est pas la même chose de commencer par la remémoration pour avoir affaire aux résistances de la répétition, ou de commencer par la répétition pour avoir une amorce de la remémoration. »<sup>23</sup>*

Orienter, très classiquement, le travail des séances vers la remémoration d'une histoire, c'est devoir s'attendre à affronter les difficultés de l'oubli. Avec le risque de ne jamais pouvoir en finir avec la tentative de pousser toujours plus loin les limites du souvenir, dans l'espoir de reconstruire une réalité passée, mais indépassable.

L'accent lacanien mis sur la répétition oriente différemment le travail de la cure. Faire apparaître l'insistance de ce qui manque et ne peut, encore et encore, que toujours manquer dans le cours d'une existence, devient décisif. Il s'agit plus de rendre possible un processus de deuil jusqu'alors empêché, que de retrouver par le souvenir les événements passés. Deuil de la rencontre avec l'objet, toujours déjà perdu, deuil dont on attend qu'il permette l'accès à un signifiant nouveau, et suspende la répétition.

### ***La répétition ne répète pas.***

La répétition, second élément du titre de l'article de Freud, est l'un des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse.

---

<sup>22</sup> S. Freud, *Remémoration, répétition, perlaboration*. Ecrits techniques P.U.F. p. 108.

<sup>23</sup> J. Lacan. *Séminaire XI*, p.40.

C'est dans ce texte de 1914 que, pour la première fois, Freud lui confère un rôle central dans la cure. Moment décisif qui va, plus tard, conduire Freud à introduire la notion d'une pulsion de mort, dont la compulsion de répétition fait aveuglément le jeu.

La répétition va permettre une autre approche des résistances. Elle est, écrit Freud, « *une force actuelle agissante* », force que la technique nouvelle va laisser se manifester, si l'analyste lui en laisse la possibilité. Elle est une sorte d'évocation, au présent, d'un fragment passé de la vie réelle. On est alors en droit de voir dans la répétition, une des multiples modalités du remémorer, auquel pourtant elle s'oppose, comme Freud le rappelle. Il y a là un paradoxe. Mais un paradoxe tout à fait positif, caractéristique de la répétition.

Et, contrairement à ce que l'on a pu souvent faire dire à ce texte, qu'il faut lire de très près, Freud ne dit jamais de la répétition qu'elle est un retour.

Elle n'est pas de l'ordre de la reproduction du même.

Comment entendre alors cette répétition qui ne répète pas ?

Lacan va pousser le questionnement plus loin.

Comment la répétition pourrait-elle trouver matière à répéter, alors que rien ne peut se reproduire, dans l'existence humaine, à l'identique ?

La répétition ce n'est, en effet, jamais tout à fait pareil!

Aucun artiste, acteur de théâtre, musicien, ne nous dira le contraire.

Sergiu Celibidache, cet exceptionnel chef d'orchestre, qui allait jusqu'à refuser tout enregistrement de ses concerts pour ne pas induire l'illusion qu'un moment musical pourrait se répéter, a même pu avancer l'idée d'une irrépétibilité.<sup>24</sup>

C'est au plus près de cette notation de Lacan, dans *La logique du fantasme* :

« *La répétition ne se produit qu'une seule fois.* »<sup>25</sup> Ou encore, dans le séminaire XI cette fois:

« *La répétition demande du nouveau* ».

En elle-même, la répétition est constitutive de diversité, et cette diversité relève du hasard, de l'aléatoire. Hasard dans lequel, on l'a vu, Lacan reconnaissait le signe de la modernité scientifique de Freud. Hasard qui marque la rupture des sciences modernes avec la pensée du déterminisme, sur lequel s'appuie le positivisme.

La répétition ne répète pas, elle insiste, et ce n'est pas pareil.<sup>26</sup>

---

<sup>24</sup> Voir le livre d'entretiens et de réflexions publié en 2012 chez Actes Sud: S. Celibidache, *La musique n'est rien*.

<sup>25</sup> J. Lacan. *La logique du fantasme*, leçon du 30 novembre 1966.

<sup>26</sup> Je remercie Françoise Cuvier d'avoir mis à ma disposition les deux séminaires sur « *La répétition dans l'expérience analytique* », faits par Colette Soler en 1991-92, puis en 2009-

Les paradoxes que la cure oblige à prendre en compte, les déplacements opérés par Freud dans ses élaborations théoriques, conduiront Lacan à prolonger, en les questionnant, les découvertes de Freud sur la répétition.

La différence entre la sphère des besoins et l'espace du désir, sera ici, une fois de plus, fort précieuse.

Car cette répétition qui ne répète pas, s'exerce, non par rapport aux besoins qui sont pris, eux, dans le cycle d'un retour du même, mais au plan de ce qui structure le désir du sujet parlant.

Il faut y reconnaître le trait constitutif du sujet, comme Lacan le dit à ses auditeurs américains, lors de sa conférence de Baltimore :

« *La loi constituante du sujet c'est la répétition. Le sujet est l'introduction d'une perte dans le réel.* »

Ce qui se répète, et jamais à l'identique, ce sont les expériences de pertes, de rencontres manquées. Inévitable dimension de l'existence.

Lacan y insiste, on s'en souvient, en plusieurs moments de son Séminaire *Les quatre concepts*. Par exemple à propos du circuit de la pulsion, comparée à cette flèche qui n'atteint jamais son but, et aussi de la visée de la cure : pas de happy end à l'horizon, mais des bouleversements autrement décisifs !

Si la répétition est en effet la loi du sujet, il serait naïf, voire stupide, de croire que la tâche de l'analyste consisterait à y mettre fin.

La cure s'envisage plus alors comme ce temps de perlaboration, comme cet espace où l'on découvre comment faire avec l'absence, la perte, le deuil, le vide. Et surtout, comment l'on peut, paradoxalement, s'y appuyer pour s'avancer dans le trajet de son existence.

La rencontre manquée, insistance du réel, nous déplace et nous ouvre, potentiellement d'autres possibles, et partant, un espace de jeu et de créativité.

Sur ce point aussi le séminaire *Les quatre concepts* est incontournable.

Commentant, de façon originale, le *fort-da* de Hans<sup>27</sup>, Lacan insiste sur cette création langagière de Hans, grâce à laquelle il peut avoir accès au monde du signifiant.

### ***La fonction d'éveil du transfert.***

Il s'agit donc de laisser se manifester cette compulsion de répétition. C'était bien d'ailleurs l'aboutissement de la réflexion de Freud, très sensible à la fin du texte, lorsque sa pensée s'oriente vers la question du transfert :

---

2010, dans le cadre des Formations Cliniques du Champ lacanien. Ils sont décisifs sur toutes ces questions.

<sup>27</sup> J. Lacan, Séminaire XI, p.60-61.

« Mais le principal moyen pour dompter la compulsion de répétition et la transformer en un motif de se remémorer, réside dans le maniement du transfert.

Nous la rendons anodine, voire inutile, en lui accordant son droit, en la laissant subsister dans un domaine précis.

Nous lui ouvrons le transfert comme arène où il lui sera permis de s'épanouir dans une liberté quasi totale... »<sup>28</sup>

Ce passage est marquant à plus d'un titre.

Nous y voyons avec quel appareil conceptuel Freud travaille, mais aussi comment le champ du transfert devient central. Le transfert déplace les difficultés inhérentes à la répétition, et ses paradoxes obligent Freud à modifier sa théorisation de l'inconscient, mais aussi le maniement du transfert.

Le transfert se révèle bien ici dans sa fonction d'éveil. Eveil à une pensée et une pratique de l'analyse qui soient vivantes, ouvertes aux transformations qui surgissent d'une attention à ce que nous enseignent les analysants, dont Freud rappelait qu'ils ont souvent raison.

Freud, après Hegel, perçoit qu'il n'est pas de concept sans un mouvement interne de transformation de celui-ci, et que, lorsque les concepts prennent la forme de préceptes figés, qui font le lit des dogmatismes et des idéologies, nous sommes en présence d'une mort de la pensée.

Le mouvement est bien d'ailleurs l'essence du transfert.

Übertragung : porter au dessus, au delà, à travers.

Oui, la question du transfert porte Freud au delà des modes de pensée qui pourtant lui demeurent indispensables.

Le transfert vient brouiller les cartes du setting analytique, mais aussi de la perlaboration, par Freud, de son expérience.

Lire *Répétition, remémoration, perlaboration*, mais aussi bien d'autres textes dans ce recueil des *Ecrits techniques*, montre à quel point la vie psychique est posée et interprétée par Freud, comme un terrain de lutte.

La métaphore du combat est récurrente. Nous sommes, rappelle-t-il souvent, en présence, dans l'actuel de la cure, de forces agissantes qui sont en opposition.

Dans le passage cité précédemment, le transfert est présenté comme une *arène*. Certaines traductions énoncent qu'il s'agit de *dompter* le transfert, ou encore de *passer* aux pulsions sauvages *les rênes* du transfert, si l'on veut tâcher d'obtenir une *victoire*, et ainsi être en mesure de *vaincre* les résistances.

Et, pages 109 -110 :

---

<sup>28</sup> S. Freud, *Répétition, remémoration, perlaboration*, p.113. Ou traduction des P.U.F. tome 12, p.194.



« *L'arsenal du passé fournit à l'analysant des armes pour lutter contre la continuation de l'analyse. Armes dont on doit le déposséder.* »

Il y a aussi ce texte si important, en 1912, intitulé *La dynamique du transfert*. Il s'inscrit lui aussi dans ce même espace de pensée, orientant l'analyste vers la conquête d'une victoire.

La lutte se décline sur tous les plans : entre le médecin et le patient, entre l'intellect et les forces pulsionnelles, entre le discernement et le besoin de décharge.

Cette représentation de la cure qui en fait un combat acharné, est aussi très notable dans le texte qui nous occupe.

Freud, lorsqu'il rappelle l'évolution de sa technique au début du texte, relève à chaque fois l'opposition des forces en présence: au début, entre l'hypnose et l'exigence de remémoration; puis entre la compulsion de répétition et le souvenir. sans omettre plus loin, le combat entre l'agir et l'avancée de l'analyse.

Le transfert reste toujours, le principal obstacle à l'analyse et à son achèvement.

On se souvient de l'expression, qui a fait florès, de *liquidation du transfert*, On la trouve dans l'article *La dynamique du transfert*.

Nouveau paradoxe ici, et pas des moindres! Car comment peut-on être allié à un adversaire ?

Faut-il entendre cette alliance dans la perspective d'une simple stratégie, voire comme une ruse destinée à tromper l'adversaire ? Ou, plus subtilement, comme cette pratique de certains sports de combat, où il s'agit de retourner contre lui la force de l'adversaire ?

Peut-être.

Il me semble plus intéressant d'interroger ce qui a pu conduire Freud à envisager ainsi le processus thérapeutique.

Jean Clavreul dans son livre : *La clinique à l'épreuve de la psychanalyse*, fait une remarque tout à fait éclairante sur cette question:

« *L'expérience est entièrement conditionnée par le discours qui nous habite. La clinique découle de l'appareil conceptuel qui nous permet d'en avoir une approche.* »<sup>29</sup>

Et dans un autre livre, nous trouvons cette question:

« *L'idée d'un combat contre la névrose, la résistance, l'impossibilité de la remémoration, n'est-ce pas la trace d'une difficulté pour l'analyste d'abandonner la position du médecin ?* »<sup>30</sup>

On peut en effet le penser.

---

<sup>29</sup> Jean Clavreul, *La clinique à l'épreuve de la psychanalyse*, Hermann, p. 172.

<sup>30</sup> Jean Clavreul, *L'homme qui marche sous la pluie*. Un psychanalyste avec Lacan, Odile Jacob, p. 227.

Freud, qui s'avance courageusement hors des espaces balisés de la médecine classique, reste cependant traversé, sans doute à son insu, par les catégories et la forme de pensée binaire qui marquent sa discipline d'origine.

L'opposition princeps, santé/maladie, préside bien à sa pensée de la cure. Elle est constamment présente, et elle se décline et s'approfondi avec l'interprétation du symptôme comme effet d'un conflit psychique.

Son hypothèse de l'inconscient constitue l'assise indispensable pour que puissent s'articuler ce qui ne cesse de s'opposer : les instances psychiques, le désir et la réalité factuelle qui lui fait obstacle, la perception et la mémoire, les pulsions de vie et Thanatos.

La pensée de Freud se fonde sur une conception binaire de l'espace, et il n'y a pas à s'étonner de voir celle-ci mise en œuvre pour penser les phénomènes de transfert. Toute sa théorisation de l'inconscient a partie liée avec l'espace cartésien à deux dimensions, lequel sous-tend la physique classique à laquelle se rattache la médecine jusqu'à Freud.

Et puis, comment ne pas penser à Newton et à ce rapport des deux forces contraires que sont l'attraction et la répulsion, et sans lequel, pensait-il, aucun mouvement ne pourrait se produire et se calculer ?

La tendance de Freud à diviser, séparer, classer a d'ailleurs été souvent relevée. Par là aussi il reste inscrit dans cette logique classique du tiers exclu, et dans l'espace des règles cartésiennes de la méthode.

Il y a là une exigence de rigueur de sa part, un moyen de lutter contre ce qu'il nomme « *la bouillie originnaire* », dans laquelle se perdait, pensait-t-il, Jung.

Il l'écrit dans une lettre adressée à Lou Andréa Salomé :

« *Ce qui m'intéresse, c'est la séparation et l'organisation de ce qui, autrement, se perdrait dans une bouillie originnaire.* »<sup>31</sup>

Cette exigence, articulée au souci de creuser l'écart entre les psychanalystes et les charlatans, n'aveugle et n'immobilise cependant pas Freud.

Car, sous l'impulsion du transfert justement, il ne cesse de sortir de l'espace théorique du binaire, enclave dont on a pu faire remarquer qu'elle était intenable.<sup>32</sup>

Et en effet, Freud ne cesse de complexifier sa pensée en la portant au-delà de son dualisme premier.

Lacan a su l'entendre, et il n'a cessé de chercher, lui aussi, d'autres voies pour élaborer cette hypothèse de l'inconscient.

Dès 58-59, il introduit, au plus loin d'une logique binaire du tiers exclu, la nécessité d'une « *logique en caoutchouc* », dont la topologie et les nœuds constitueront la cheville ouvrière.

Ces développements de l'analyse, après Freud, obligent, comme vous le faites à Lille, à remettre sur le métier cette hypothèse de l'inconscient, non pour aller sans

---

<sup>31</sup> Revue *Confrontation* N° 6, p.27.

<sup>32</sup> Ce que fait dans plusieurs de ses articles de *Littoral*, Jean Allouch.

doute jusqu'à en récuser le terme<sup>33</sup>, mais pour mieux exercer sur elle son esprit critique.

### ***Le champ flottant du transfert.***

Avec mesure, Michèle Montrelay, dans un article sur la sexualité masculine, insiste elle, sur la dimension d'invention, et même de fiction, présente dans cette hypothèse de l'inconscient :

Elle écrit :

« *La théorie de Freud n'est-elle pas, en fin de compte, une fiction ?*

*Ne décidons-nous pas, quand nous entreprenons une cure, de tenter d'organiser un donné qui nous est proposé (histoire, psychisme, désir du sujet) non seulement à partir des lois, de la structure propre à ce donné, mais en fonction de ce que nous pensons et sommes nous aussi ?*

*De l'inconscient va s'inventer, inconscient, mais de nos théories de l'inconscient. »<sup>34</sup>*

La tâche analysante demanderait alors d'appréhender les formes du transfert, avec cette plasticité conceptuelle, cette ouverture aux révolutions dans la pensée, dont Freud nous donne tant d'exemples dans ce texte de 1914.

Car c'est bien le transfert qui déplace Freud dans sa pratique autant que dans son questionnement. D'autres interrogations surgissent, d'autres manières de les traiter, d'autres façons d'entendre ses analysants.

Ainsi, ce déplacement est sensible par rapport à l'exigence freudienne première de retrouver le passé. Sans renoncer à la remémoration comme on l'a vu, ce qui viendra ensuite en première ligne dans l'espace de la cure, c'est le présent.<sup>35</sup> Le transfert se vit au présent. Il est actualisation vivante de la mémoire, écrit Freud. Transformation dont Freud prend acte et mesure toute la portée. C'est d'ailleurs ce qui le conduit à ne pas en rester à la remémoration, et à s'attacher à la répétition dont les formes multiples viennent, comme une plaque photographique, révéler la « *surface psychique actuelle du patient* »<sup>36</sup>

La plasticité conceptuelle de Freud, conséquence obligée des phénomènes de transfert, c'est aussi de ne pas reculer devant les aspects antinomiques qu'impose celui-ci.

Il n'y a pas d'analyse sans transfert, mais le transfert se révèle être l'obstacle majeur de la cure. C'est en tenant *ensemble* ces deux aspects du transfert, en

---

<sup>33</sup> Pourtant certains analystes ne craignent pas de risquer ce pas. Par exemple Laurence Bataille a pu lancer « ... *l'inconscient, je n'arrive pas à y croire.* » Littoral N° 19/20.

<sup>34</sup> Confrontation N° 6, *La sexualité masculine*. Aubier, p. 23-24.

<sup>35</sup> S. Freud, R. R. P. le transfert est « *une force actuelle agissante* ».

<sup>36</sup> p. 106 (traduction Anne Berman)

étant attentif à ce qui en résulte que Freud va, me semble-t-il, au delà des formes les plus établies de sa propre théorisation, et donc au delà d'une conception de l'inconscient et des symptômes réductibles à un simple conflit de forces en présence.

En témoigne, par exemple, cette remarque dans le mouvement terminal de son article :

« *Le transfert crée de la sorte un domaine intermédiaire entre la maladie et la vie réelle, domaine à travers lequel s'effectue le passage de l'une à l'autre.* »<sup>37</sup>

Et il poursuit avec montrant comment, grâce au transfert, un état nouveau, une tranche de vie réelle, peuvent s'instaurer.

Si nous sommes attentifs aux termes qui surgissent sous sa plume, en particulier au verbe de *création*, et aussi à l'expression de *domaine intermédiaire*, ne pouvons-nous pas penser qu'il acheminer le transfert vers ce qu'aujourd'hui nous appellerions un champ ?

Cette notion nous est devenue familière. Grâce d'abord, aux recherches des sciences physiques, mais aussi en ce qui nous concerne, grâce aux avancées de Lacan. Cette notion traverse tout le « champ freudien », comme il se nomme : le champ de la parole et du langage, le champ du désir, le champ du transfert, etc.

Pour ne pas en rester à un cliché de langage, et voir les enjeux de cette notion, il faudrait se pencher avec soin sur ce mot, faire l'examen de ce qu'il propose à notre pensée. Ce serait l'objet d'un autre travail.

Un point cependant : dans un champ, ce qui opère, c'est une interférence entre des éléments distincts. Cette interférence est créatrice, et à tel point, comme nous l'avons appris des travaux scientifiques sur la lumière, que la nature des éléments en présence se trouve modifiée du fait de leur rencontre. La spectrographie d'un photon, en modifie les propriétés. Adieu le vieux rêve d'objectivité!

Il nous faudrait en tirer parti en ce qui concerne le champ psychique, et entendre avec plus de rigueur, ce que nous disons en parlant du « *champ du transfert.* »

Freud, en ne trichant pas avec la tâche analysante, en se laissant questionner par le transfert, la répétition, la remémoration, nous a acheminé vers cette pensée du champ, et vers cette représentation d'une science *conjecturale* d'un sujet pris dans le réseau des signifiants.

Il est d'une expérience courante de faire le constat que l'on ne dit pas la même chose selon l'écoute dont on se trouve disposer. Et, en séance, l'on n'écoute pas de la même façon selon les analysants, leur langue, selon aussi notre « surface psychique » du moment. C'est dire là, la singularité extrême de chaque séance et

---

<sup>37</sup> S. Freud, *Répétition, Remémoration, Perlaboration*, p.114.

partant, l'impossibilité de fixer des règles techniques définitives auxquelles le « bon analyste » devrait en toute circonstance, se soumettre. Toute séance est créatrice d'un champ, et s'accompagne d'une dimension d'indécidable.<sup>38</sup>

Il revient à Michèle Montrelay d'en avoir tiré toutes les conséquences. Elle nous propose de perlaborer les questions vives de la psychanalyse, avec l'éclairage de certains des éléments mis à notre disposition par les théories physiques du champ quantique. Par exemple, l'indéterminabilité, ou encore la non-séparabilité.

Plusieurs questions traversent sa réflexion, à l'époque de sa conférence au Japon.<sup>39</sup> Pourrait-on envisager un isomorphisme entre le champ physique et le champ psychique, sans aucunement, évidemment, les identifier ?

Comment appréhender ce qui traverse ce qu'elle nomme « *le champ flottant du transfert* », expression déjà présente dans son article *Lieux et génie du lieu*.

Champ flottant crée par ces deux piliers de l'analyse que sont l'attention flottante et l'exigence du tout dire qui, note-t-elle, « *invente un lieu nouveau* », qui n'est pas sans renvoyer à de l'indécidable.

Ce qui surgit en ce lieu et cet espace si particuliers de la séance analytique, donnerait résonance et présence à une multiplicité de temps et de lieux, ancestraux autant qu'actuels, pliés et repliés<sup>40</sup>, appelant la mise en œuvre de cette « *logique en caoutchouc* » introduite par Lacan dans le questionnement analytique. Une telle logique, héritière des déplacements assumés par Freud tout au long de sa recherche, n'est bien sûr pas sans incidences sur le « *maniement du transfert* », et plus généralement sur notre façon de penser la tâche analysante.

Françoise DELBARY.  
(Mai-Octobre 2018)

---

<sup>38</sup> Voir sur cette question les réflexions de Lacan à propos de l'Homme aux loup, dans le *séminaire XI*, p. 54.

<sup>39</sup> Colloque de Tsukuba en 1984.

<sup>40</sup> Lacan ne recommandait-il pas aux analystes de fréquenter des manuels de géologie ?

Document en annexe.

Argument proposé par les membres du Cercle freudien de Lille pour 2017-18.

## L'HYPOTHÈSE DE L'INCONSCIENT.

*Se référer à l'invention freudienne dans une pratique cela commence avec l'hypothèse de l'inconscient. Celle-ci consiste en une mutation, un déplacement du savoir. Imaginairement attribué au départ par le patient à l'autre, il change de lieu et se constitue comme savoir attendu, à venir, dans l'entre deux d'une inter-locution. À partir de cette mutation inaugurale, s'institue dans le même mouvement et l'inconscient et le transfert, point de départ de la « tâche analysante ». En d'autres termes pour qu'un effectif travail orienté par la psychanalyse puisse se mettre en place, un « transfert à l'inconscient » est nécessaire. La mise en jeu de ce transfert, distinct de celui qui s'adresse à la personne de l'interlocuteur, dépend de l'acte inaugural de l'analyste.*

*Il est d'usage de souligner que les conditions de ce « transfert à l'inconscient » - et par là même celles de notre exercice - ont changé. Elles ne sont plus - dit-on - ce qu'elles étaient il y a encore une ou deux décennies, sans même remonter aux temps du lacanisme flamboyant ou de l'invention de l'inconscient par Freud. La demande ne s'énonce plus dans les mêmes termes qu'autrefois. Le scientisme techno-gestionnaire est passé par là et le malaise ne se nomme plus - et donc ne se représente plus - de la même manière dans le discours médical, et par conséquent dans le vocabulaire médiatique repris par les patients. Ceux-ci s'adressent à un expert « psy », sans se soucier du suffixe qui peut suivre.*

*Ce changement du transfert à l'inconscient, le plus souvent ignoré et pas seulement méconnu, explique les modifications dans la façon dont la demande initiale se formule, mais également la difficulté pour les patients à accepter les conditions inhérentes au processus : paiement (quand il y en a), fréquence, régularité des séances etc. Il explique également, sur un autre plan, l'accroissement des difficultés rencontrées par ceux d'entre nous qui exercent en institution pour faire reconnaître leur pratique, et pour pouvoir effectivement écouter ce que disent les patients plutôt que d'écluser une liste d'attente et de remplir des dossiers.*

*Tout cela impose à ceux qui veulent travailler avec l'inconscient tout un processus liminaire consistant à faire valoir leur offre, autrement dit leur désir.*

*À partir de là une demande pourra se faire jour, chez le patient, au-delà de ce qu'énoncent ses propos initiaux explicites. Cette offre consiste à mettre l'accent sur les effets de vérité tels qu'ils se manifestent dans la parole, de façon à ce qu'ils puissent être effectivement entendus. C'est ce que Freud appelait une affaire de « tact », cela relève, là encore, de l'acte du praticien et de sa responsabilité*

*Les formes initiales de la pratique se sont sans aucun doute modifiées. En est-il de même de la clinique ? La subjectivité post-moderne a changé. Est-ce le cas du sujet de l'inconscient ? Ne retrouve-t-on pas un certain nombre d'invariants, dans la clinique en général, et dans celle du transfert en particulier ? Et si nous nous sentons parfois obligés de faire certaines concessions (mais jusqu'à quel point ?) pour qu'un processus analytique s'engage, quelle en est l'incidence sur l'expérience qui se met en place ?*

*Voilà quelques-unes des questions qui pourraient servir de point de départ à une réflexion associant celles et ceux qui travaillent effectivement avec l'inconscient, qu'ils se présentent explicitement comme psychanalystes ou pas.*

*Nous avons choisi comme fil rouge pour ce travail qui s'engage les textes de Freud rassemblés dans le recueil La technique psychanalytique. Comment prendre en considération l'actualité de ces textes à la lumière de ce qu'apporte Lacan ? Nous les proposerons à la lecture et au commentaire des intervenants et des participants à nos séances de travail.*